

La Grande Guerre (1914-1918)

Almanach paroissial - Année 1915

La Guerre (en 1914)

LA MOBILISATION — LES RÉQUISITIONS

La dernière semaine de juillet apportait chaque jour des nouvelles plus inquiétantes ; les journaux étaient lus avec avidité. Aurions-nous réellement la guerre, ce fléau dont on prononçait le nom de temps en temps, mais qu'on se plaisait à croire irréalisable entre nations civilisées et si formidablement armées d'engins destructeurs ?

Le samedi soir, 1^{er} août, l'avis arrive d'afficher partout l'ordre de mobilisation générale et les premières réquisitions de chevaux. Le tocsin annonce la redoutable nouvelle et, vu l'heure tardive, l'administration fait appel au sacristain pour aider le garde-champêtre à placarder les affiches sur tout le territoire de la commune.

Dès la nuit suivante certains réservistes de la territoriale partaient, suivant les indications de leur livret militaire, garder les voies du chemin de fer ; d'autres, le lundi et le mardi, s'en allaient conduire à Angers les chevaux réquisitionnés. L'absence de ces derniers fut courte ; la garde des lignes se prolongea pendant presque tout le mois d'août. Parmi les hommes restés, on constitua une garde civique, qui garda les routes barrées à l'entrée du bourg, et fit de temps en temps des patrouilles pour protéger les biens et la sécurité des habitants.

Réservistes et territoriaux rejoignirent leurs régiments respectifs aux jours qui leur étaient assignés. Cela se fit sans réclamation, courageusement : on sentait le sentiment du devoir dominant tous les autres. Un certain nombre vinrent demander à la religion un soutien pour leur courage et chercher dans les Sacrements la force de supporter les rigueurs de l'absence ou les risques de la bataille : tout en se mettant à la disposition de la patrie, ils invoquaient le Souverain Maître pour leur patrie et leurs familles. Il y eut d'autres appels plus tard ; les jeunes de la classe 1914 rejoignirent leur corps dès le commencement de septembre.

La classe 1915 fut appelée à passer le conseil de révision le 23 octobre. Hier, c'était le tour des réformés et exemptés de toutes les classes depuis 1887 jusqu'à 1909. Les hommes versés dans les services auxiliaires sont aussi appelés et examinés tour à tour, et plusieurs ont été déjà inscrits bons pour le service armé.

Le mardi 4 août, les chevaux furent conduits à Brissac ; la Commission militaire en retint un certain nombre, cependant l'agriculture n'eut pas trop à souffrir des vides effectués dans nos écuries. Une seconde réquisition, plus tard, n'enleva que quelques animaux ; il y eut peu de harnais réquisitionnés.

On réquisitionna aussi foin, avoine, farine. Gohier fournit 12 quintaux d'avoine ; Blaison 187 quintaux d'avoine, 260 de foin et 70 de farine.

Pour fournir à ces réquisitions, ordre fut donné de battre sans arrêt, fêtes et dimanches ; des mécaniciens furent envoyés pour permettre d'assurer et de hâter le battage.

La subdivision des pompiers de Blaison-Gohier fournit aussi des seaux de toile et plusieurs uniformes.

POUR LES BLESSÉS

Dès le début de la guerre, un grand mouvement s'est manifesté dans toute la France en faveur des blessés. Sous la haute direction de la Société Militaire de Secours aux Blessés, deux groupements de Dames se sont organisés qui se sont offertes à soigner les blessés, à les recevoir dans des hôpitaux aux besoins desquels elles pourvoiraient. C'est la Société des Dames de la Croix-

Rouge, d'inspiration et d'allures plus religieuses ; et l'Union des Femmes de France, d'inspiration plus gouvernementale, toutes deux d'un dévouement égal. L'une et l'autre ont à Blaison des représentantes zélées, dévouées, pleines de savoir faire. Sous leur impulsion active, on a fait des montagnes de charpie, des kilomètres de bandes pour pansement ; puis on a donné linge, chemises, draps, mouchoirs ; des vêtements chauds de toute sorte ; de nombreux vêtements de laine : tricots, cache-nez, ceintures, flanelles, couvertures. Actuellement, après avoir fourni des couvre-pieds — (les jeunes filles du Patronage Jeanne-d'Arc en ont donné six pour leur part) — on s'emploie à tricoter encore des gilets, des ceintures, des passe-montagne, des chaussettes ; on travaille dans les écoles, à domicile ; on se groupe parfois en petits ouvriers.

On a donné pour les blessés beaucoup de fruits, du vin, des légumes. Tantôt on envoya aux deux Sociétés que je viens de nommer ; souvent on donna directement aux hôpitaux : ceux de la rue Dacier (école normale des filles), de la rue Joubert (pension Jeanne-d'Arc), de la rue Chèvre (Soeurs de Saint François), des Arts et Métiers entre autres ont reçu de Blaison soit des denrées alimentaires, soit des vêtements ou du linge.

Les journaux en ont parlé, et beaucoup de donateurs ne veulent d'autres témoins que Dieu et ses anges et gardent l'anonyme. On porta aux blessés passant en gare de Saint-Mathurin ; on envoya aux blessés passant en gare de la Maître-École. Chaque groupement a versé sa petite ou forte obole en argent : pompiers, sociétés, comités ; le Patronage Saint-Joseph, le Patronage Jeanne-d'Arc et les Chanteuses ont confié leur offrande à l'Évêché.

Le premier, en effet, Monseigneur l'Évêque d'Angers prescrivit une quête pour le jour de l'Assomption. Le montant en fut distribué par lui à tous les hôpitaux et ambulances du diocèse. Cette quête n'atteignait que le public assez restreint qui fréquente l'église.

La municipalité en organisa une à domicile : elle s'adressa à tous, demanda pour quêter les jeunes filles, anciennes élèves des écoles ; les groupa autant qu'elle le put deux par deux, une de chaque provenance ; elle fit appel à deux maîtresses d'école libre qu'elle envoya ensemble. Les quêteuses se mirent de tout cœur à sa disposition et trouvèrent partout bon accueil. On put croire que la division et la guerre religieuse allaient cesser, que les élèves des écoles libres, sollicitées de demander et de donner, seraient aussi admises à recevoir les mêmes secours que les autres. Ne serait-ce qu'une illusion ? Le produit de cette quête, très fructueuse, fut versé intégralement à l'Union des Femmes de France.

Un peu plus tard les Dames de la Croix-Rouge organisèrent aussi une quête sur la voie publique, avec l'autorisation de la municipalité, gracieusement accordée, au profit des hôpitaux dont elles ont assumé la charge. Cette quête prit la forme d'une vente de petits drapeaux de la Croix-Rouge. Les vendeuses furent aussi choisies dans des familles dont les opinions politiques sont différentes, et obtinrent des résultats fort satisfaisants.

LES RÉFUGIÉS

L'administration préfectorale fit afficher que parmi les étrangers chassés de leurs pays par la guerre : Belges, Alsaciens-Lorrains, Français obligés d'évacuer les départements envahis, se trouvaient des ouvriers capables d'aider dans les travaux de la campagne. Plusieurs habitants, privés de leur personnel habituel par la mobilisation, firent appel au concours de ces hommes qui ont vécu et travaillé, qui travaillent encore au milieu de nous. Leur nombre est cependant assez restreint ; les vendanges et les ensemencements furent faits surtout grâce aux permissions que les soldats restés dans les dépôts obtinrent à cet effet, et à l'aide que l'on se procure entre parents et entre voisins.

On avait aussi proposé de se charger de loger et de nourrir des familles émigrées moyennant une petite rétribution donnée par la préfecture. Beaucoup sont prêts à donner les aliments, mais sont arrêtés par le manque de logement disponible. Aussi n'y a-t-il que deux familles réfugiées vivant au milieu de nous dans ces conditions.

NOS SOLDATS

Une liste nominative serait nécessairement incomplète : plusieurs, qui appartiennent à l'artillerie attendent encore une convocation individuelle ; les jeunes gens de la classe 1915 et les auxiliaires et réformés devenus bons pour le service armé attendent leur affectation. J'espère pouvoir donner l'an prochain la liste complète et détaillée.

Le plus haut gradé de nos militaires est sous-lieutenant de chasseurs à cheval ; nous avons des sous-officiers de tout grade et des soldats de toute classe. Nous avons des fantassins, au moins un zouave, des dragons, des hussards, des soldats du génie, un fusilier marin. Quelques-uns ont été maintenus dans les dépôts ; la plupart sont partis. Nos territoriaux sont aux environs de Paris ; les réservistes du 277^e sont restés aux environs de Nancy où ils ont vaillamment combattu ; les régiments de l'active ont figuré avec le IX^e corps en Lorraine, d'abord, puis sur les bords de la Meuse en Belgique ; ils ont contribué à la victoire de la Marne, puis à la résistance victorieuse des armées alliées dans la Flandre belge.

Ces jours derniers, le IX^e corps tout entier a été cité à l'ordre du jour, et son général décoré ; c'est une récompense pour nos soldats, comme aussi cette proclamation du généralissime Joffre, datée du 10 septembre. « La sixième armée vient de soutenir pendant cinq jours entiers, sans interruption ni accalmie, la lutte contre un adversaire nombreux et dont le succès avait jusqu'à présent exalté le moral. La lutte a été dure ; les pertes par le feu, les fatigues dues à la privation de sommeil et parfois de nourriture ont dépassé tout ce que l'on peut imaginer ; vous avez tout supporté avec une vaillance, une fermeté et une endurance que les mots sont impuissants à glorifier comme elles le méritent. Camarades, le général en chef vous a demandé, au nom de la Patrie, de faire plus que votre devoir ; vous avez répondu au-delà même de ce qui paraissait possible. Grâce à vous, la victoire est venue couronner nos drapeaux. Maintenant que vous en connaissez les glorieuses satisfactions, vous ne la laisserez plus échapper. »

La plupart se battent, plusieurs sont employés au ravitaillement ; nous avons un cycliste d'état-major, un conducteur d'automobile militaire ; un vagemestre ; plusieurs ouvriers travaillent de leur métier pour l'armée. M. le docteur Jeanty et M. l'abbé Lemaître soignent les blessés dans le service de santé ; M l'abbé Tharrault, ancien vicaire de Blaison, est aumônier volontaire.

Les lettres des soldats irrégulières et lentes à venir, arrivent maintenant plus régulièrement ; elles sont habituellement vaillantes et courageuses. Ils constatent le froid et le mauvais temps plutôt qu'ils ne s'en plaignent. Tous ou à peu près ont reçu les vêtements chauds que leurs familles leur ont préparés et envoyés, ainsi que les provisions alimentaires destinées à varier et parfois à remplacer les distributions de l'intendance. Les correspondances ne sont pas toujours bien longues, faute de temps ou de papier. Comment Boulay a-t-il mis la main sur une feuille de papier portant en tête le cachet allemand de la mairie d'Ajoncourt (Lorraine annexée) ? Ils font comme ils peuvent. Malheureusement, ils ne reçoivent pas toujours aussi facilement nos envois que nous ne recevons les leurs. Il y a des progrès sous ce rapport. Souhaitons que l'administration apporte les dernières améliorations en faveur de nos vaillants défenseurs.

LES PRISONNIERS

Quelle inquiétude à la maison, quand les lettres de l'absent n'arrivent plus ! On calcule la date de la dernière reçue. Qu'est-il arrivé ? Que sera la prochaine nouvelle ? Est-il blessé, malade, prisonnier, mort ?

Qui renseignera ? Lui-même ? Un infirmier ? Un camarade ? Une agence ? Le *mortgage* officiel ? Tous ces cas se sont produits.

Alexandre Lamy, des Châtaigners, engagé volontaire ayant rejoint au Mans a écrit qu'il était prisonnier au camp de Sennelager (Westphalie).

François Aubin, des Moulins-Viau, soldat au 135^e d'infanterie, classe 1912, laissa longtemps sa famille sans nouvelle. Blessé à Bièvre (Belgique) le 23 août, il fut pris par les Allemands qui le

soignèrent à l'hôpital de Neue-Welt, Nen Wölln (?). On l'apprit par les recherches de la Société de la Croix-Rouge, et depuis une lettre du blessé confirma cette nouvelle.

Théophile Latouche, de l'Île, réserviste du 77^e, n'avait pas écrit depuis le 11 novembre, lorsque le samedi 28, une lettre de lui fit savoir à sa famille que, blessé en Belgique, par un éclat d'obus à la cuisse et au bras droits, il avait aussi été pris et soigné par les Allemands. Il est dans un hôpital à Mulheim-sur-Ruhr (Westphalie).

Depuis le 21 août, date de la dernière lettre de leur fils René, soldat de la classe 1913, engagé au 144^e, de Bordeaux, les parents Brunet, de Pissot, trouvaient le temps bien long, dans une inquiétude que toutes les mères comprendront. René était signalé par son régiment comme disparu. Dimanche 29 novembre, ils reçurent enfin une lettre de lui. Blessé à la jambe, à Saint-Quentin (Aisne), le 30 août, il fut fait prisonnier et soigné d'abord à Saint-Quentin même, et aujourd'hui il est à Wesel (Westphalie).

Ajoutons Auguste Meunier, des Granges, marié et établi à Villebernier, blessé au cou et soigné par les Allemands à Juniville (Ardennes).

LES MALADES

Henri Guillemet, de Raindron, à la suite d'un accident au pied, survenu dans une tranchée, a été évacué jusqu'à Toulouse. Il a rejoint le dépôt de son régiment à Poitiers.

Théodore Lecomte, pour des rhumatismes a été soigné à La Bourboule (Puy-de-Dôme).

René Guibert, du Haut-Chemant, pour des rhumatismes aussi, est à l'hôpital de Toul.

Célestin Legagneux, de la Grandmaison, pour une fièvre due surtout à la fatigue, est en traitement à Bernières-sur-Mer (Calvados).

Louis Chiron, victime d'un accident à la hanche et soigné d'abord à Tours, est à Blaison, en congé temporaire.

LES BLESSÉS

Le caporal Édouard Meslier, du Port-de-Vallée, blessé d'une balle au mollet, à Bièvre, le 23 août, a été soigné à Angers, rue Joubert.

Léon Aubin, du Pont de la Boutonnière, blessé à la main, a été traité à Dijon.

Michel Goizil, des Moulins-Viau, blessé à la main, a été évacué sur Saint-Pourçain (Allier).

Auguste Papin, atteint à l'épaule et à la hanche par un éclat d'obus, a été hospitalisé à Poitiers.

France Verrou, légère blessure à la main, et malade, a été soigné à Nice.

Pierre Plaisis, de Raindron, blessé à la jambe, a été soigné à Roanne (Loire).

Tous ont aujourd'hui rejoint le dépôt de leur régiment.

Mentionnons pour mémoire Désiré Vilain, du Haut-Chemant, dont la blessure au doigt a pu être soignée et guérie sans quitter le régiment..

LES MORTS

*Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie
Entre les plus beaux noms, leur nom est le plus beau ;
Toute gloire auprès d'eux passe et tombe éphémère,
Et comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau.*

Cette strophe de Victor Hugo, délicatement citée par M. le lieutenant des pompiers sur la tombe d'Henri Augereau, redit bien les sentiments qui animent l'âme populaire à l'égard de ceux qui ont donné leur vie pour la Patrie. Ils ont voulu nous préserver au prix même de leur sang, des

horreurs de l'invasion dont ils ont été les témoins attristés ; ils ont donné l'exemple de l'héroïsme ; ils ont été les victimes de leur dévouement. La noblesse de leurs sentiments, la grandeur du service rendu font leur gloire, mais leur sacrifice douloureux appelle une compassion et une reconnaissance qui se manifestent par l'union des cœurs dans la prière. C'est parce que vous l'avez senti, que vous êtes venus si nombreux aux cérémonies funèbres célébrées pour nos défunts, vous associer à la douleur de leurs familles et à la reconnaissance de la Patrie, représentée par le drapeau national. Au nom des soldats défunts, de leurs familles, de la religion et de la Patrie, merci !

Le dimanche 18 août, une dépêche officielle nous annonçait un premier deuil. L'adjudant Camille Prouteau, parti de Poitiers le mardi précédent, 11 août, et affecté à un service de ravitaillement de munitions, fut trouvé noyé le matin du jeudi 13. Aucun détail sur la façon dont l'accident se produisit. Il fut enterré le soir de l'Assomption après les Vêpres. Un piquet d'honneur entourait le cercueil ; l'église était trop petite pour contenir la foule des soldats et des paroissiens. Au cimetière le capitaine a fait une touchante allocution. Une couronne achetée par ses camarades surmonte la croix placée sur la tombe. Cette tombe est soigneusement entretenue ; elle est située dans le cimetière de Pompey, (Meurthe-et-Moselle). Camille Prouteau, né à Charcé, avait épousé Marie Delafuye, le 26 avril 1910. Il ne laisse pas d'enfant.

Le dimanche 11 octobre, une autre dépêche annonça la mort d'André Ouriou, du 135^e d'infanterie, mort au champ d'honneur, à la Fère-Champenoise, le 11 septembre. Né en septembre 1888, il était célibataire.

Henri Augereau, né à Yzernay, était venu s'établir comme charron, à Saint-Sauveur, en mars 1913. En septembre il épousait sa cousine Louise Tijou ; aimé et considéré, tout semblait lui présager un avenir heureux ; le dimanche avant la mobilisation, il faisait baptiser un fils, né la veille. Il rejoignit à Cholet et fut envoyé avec le 277^e en Lorraine. Le 20 août, il prit part au combat de Nomény et y fut grièvement blessé au bras. Transporté à Périgueux, il fit écrire par ses infirmiers, puis écrivit lui-même de sa main gauche. Une dépêche alarmante, en octobre, occasionna la visite de son beau-père et de sa femme, visite qui précéda de quelques jours sa mort survenue le mercredi 14 octobre. Son corps fut ramené à Blaison et il eut des funérailles émouvantes, le soir du dimanche 18 octobre. Les pompiers, ses collègues, lui faisaient une escorte d'honneur. Le cercueil, couvert du drapeau, disparaissait sous les couronnes ; toutes les familles de la paroisse étaient représentées. M. le Maire et nombre de Conseillers municipaux avaient tenu à assister à la cérémonie. On y remarquait aussi divers réfugiés et jusqu'à deux soldats originaires de la Lorraine annexée qui, se trouvant à Blaison pour faire une courte visite à des compatriotes, tinrent à honorer le soldat mort pour la France. Quelques mots furent prononcés à l'église, et M. le lieutenant des pompiers fit l'éloge du défunt au cimetière.

Quelques jours plus tard, une dépêche apprit la mort de Joseph Bodineau, de Raindron, réserviste versé au 77^e d'infanterie, tué à l'assaut de la ferme de Moscou, commune de Prosnes (Marne), le 28 septembre, à l'âge de 31 ans. Né à Chemellier, il avait épousé Augustine Groyer le 7 janvier 1911 ; l'enfant né de leur mariage en 1913 n'avait vécu que quelques semaines.

Plusieurs camarades ont annoncé la mort de Louis Hautreux. Sergent de réserve, versé au 135^e d'infanterie, il avait quitté Angers à la fin d'août et pris part aux combats de la Marne. Le vendredi 6 novembre, il entraînait sa section sur une route, au milieu de la mitraille au cri : En avant ! Une balle dans la gorge ne lui permit pas d'achever son commandement. Son corps avec celui de plusieurs camarades tués le même jour repose à Zonnebecke, en Belgique. Né en 1890, il laisse un frère plus jeune qui, avec la classe 1915 va le remplacer sous les drapeaux. A son service, le 30 novembre, outre les drapeaux de France, le drapeau du Patronage Saint-Joseph dont il était un des membres les plus fidèles, figurait, cravaté de deuil.

Il figurera encore au service d'Aimé Lebreton dont la mort a été apprise hier et confirmée aujourd'hui par des lettres de camarades. C'est le premier soldat de l'active que nous perdons. Il était à une section de mitrailleuses du 66^e d'infanterie. Un obus s'abattant dans sa tranchée lui coupa les deux jambes, le vendredi 20 novembre ; il survécut environ deux heures, mais mourut avant l'arrivée du major qu'on était allé chercher. Son corps repose en Belgique.

Trois autres défunts tiennent de trop près à Blaison pour ne pas être mentionnés ici.

René Frouin, qui avait épousé Marie-Louise Lavigne, le 20 janvier 1913, réserviste du 277^e, fut blessé légèrement à Nomény le 20 août et le 22, à Morhange, il reçut à la jambe une grave blessure ; fait prisonnier par les Allemands, il fut emmené à l'hôpital de Metz où on lui fit l'amputation ; il mourut du tétanos le 3 septembre. Il a été enterré à côté de son capitaine, dans le terrain réservé aux soldats français morts en 1870. Il habitait Mozé.

Auguste Thourault, époux d'Ernestine Delafuye (7 juillet 1908), avait quitté Blaison en 1913. Sergent au 77^e, il fut tué à la ferme de Moscou, avec Bodineau, le 26 septembre. Il habitait Angers.

Auguste Vallet, époux de Germaine Foucher (22 octobre 1912), fut atteint en Belgique par un obus. Transporté à Saint-Brieuc, il y est mort le 17 novembre. Il habitait La Bohalle.

Prions pour eux, pour leurs familles, pour la France !

Que Dieu protège la France !

L. POIRIER.

2 décembre 1914

Almanach paroissial - Année 1916

ANNÉE DE GUERRE

NOS SOLDATS

I. — L'ARMÉE ACTIVE

La déclaration de guerre trouva sous les drapeaux les trois classes 1911, 1912, 1913. La classe 1914, convoquée vers le 8 Septembre, fut envoyée au front dès la fin de novembre. La classe 1915 passa le Conseil de révision aux Ponts-de-Cé, le 23 octobre, elle fut enrégimentée vers le 17 décembre, et marcha au feu à la fin d'avril et en mai. La classe 1916, examinée aux Ponts-de-Cé, le 20 janvier, a été appelée au commencement d'avril ; elle est encore dans les dépôts. La classe 1917 a passé la révision, mais n'a pas encore été appelée. Tout fait croire qu'elle le sera prochainement.

Voici les noms de nos jeunes soldats :

CLASSE 1911. — *Infanterie* : Auguste Oudhin, en garnison à Nancy, mort au champ d'honneur ; Gustave Simon, au 135^e ; Auguste Lepron, au 114^e. — *Artillerie* : Raphaël Dron et Paul Legrand, au 33^e ; affecté au 49^e d'artillerie, mais en sursis pour fin d'études, André Choppin alla rejoindre son régiment et est aujourd'hui sous-lieutenant au 11^e d'artillerie ; Joseph Trottier, versé dans le service auxiliaire au mois d'octobre 1914, est employé à la poudrerie du Ripault depuis le mois de janvier. — *Infanterie coloniale* : Louis Juteau.

CLASSE 1912. — *Infanterie* : Aimé Lebreton, du 66^e, et Pierre Charron, du 77^e, morts au champ d'honneur ; François Aubin, du 135^e, blessé et prisonnier ; Gustave Lavigne, du 66^e ; François Seaux du 33^e d'artillerie versé au 135^e. — *Cavalerie* : Albert Choppin, sous-lieutenant au 16^e chasseurs à cheval ; Pierre Verger, du 7^e hussards. — *Artillerie* : Célestin Legagneux, du 33^e ; Désiré Vilain, du 49^e (sa famille a quitté Blaison pendant la guerre).

CLASSE 1913. — *Infanterie* : René Brunet, du 144^e, blessé et prisonnier ; Michel Goizil, du 32^e, versé au 409^e, deux fois blessé ; Auguste Bouhier, du 146^e. — *Zouaves* : Anatole Aubin, du 4^e.

— *Cavalerie* : Gustave Lecomte. du 25^e dragons, nommé brigadier pendant la guerre. — *Automobiliste* : Albert Esnault.

CLASSE 1914. — *Infanterie* : Raphaël Richard, du 21^e, mort de ses blessures ; Georges Robin, du 21^e, deux fois blessé ; René Guibert, du 160^e, blessé ; Raphaël Boucher, du 114^e ; Joseph Courtin. du 135^e ; Mathurin Goisnard, enrôlé comme mécanicien de la flotte, a fait la campagne comme fusilier marin, blessé. Ont été appelés en mai : René Benoist, versé au 90^e et depuis au 125^e ; Aristide Ogeron au 114^e.

CLASSE 1915. — *Infanterie coloniale* : Eugène Aubeux, du 23^e, blessé et disparu ; Albert Travers, du 23^e, blessé. — *Infanterie* : Théodule Coulis, du 66^e, blessé ; Victor Hautreux, incorporé au 125^e, actuellement au 32^e, blessé ; Marcel Hautreux et Léon Leroux, versés du 123^e au 409^e ; Narcisse Neau, passé du 114^e au 35^e. — *Génie* : Fernand Pelé, au 6^e. — Edmond Brunet et J.-B. Février ont été appelés au 66^e, le 8 septembre. A cette classe appartient J.-B. Bidot, incorporé au 6^e d'infanterie ; parti d'abord aux Dardanelles, il combat actuellement en Serbie, et continue à écrire à ses amis du Patronage.

CLASSE 1916. — Sur 7 conscrits. 3 ont été incorporés : Camille Loiseau, au 66^e ; Ferdinand Oudin, au 68^e ; Félix Aubin, au 125^e.

En tout, non compris Vilain, ni Bidot, 40 soldats de l'active, 33 de Blaison et 7 de Gohier. Sur ce nombre : 4 morts, 1 disparu, 10 blessés, 2 prisonniers, tous de Blaison.

II. — LES MOBILISÉS

Les mobilisables. — Tous les hommes ayant fait du service militaire possédaient un livret indiquant à chacun son devoir en cas de mobilisation. Les hommes de la réserve de l'armée territoriale devaient attendre une convocation spéciale. Ceux de la réserve de l'armée active, et ceux de l'armée territoriale, avaient un jour fixé, inscrit sur leur livret, pour se rendre à un endroit désigné. Seuls, quelques anciens artilleurs, appartenant à l'armée territoriale, devaient aussi attendre une convocation individuelle et ne partirent que plus tard. Ce n'était pas une faveur ; peut-être ne l'a-t-on pas assez compris. On ne les appelait pas, parce qu'on ne prévoyait pas avoir à les employer d'abord ; on les appela quand notre matériel d'artillerie fut augmenté, et qu'on eut besoin de renforcer en hommes les autres armes.

Les hommes des classes 1887 à 1910, inscrits comme bons pour les services auxiliaires, et qui, jusqu'à la loi de 1905, n'avaient fait aucun service, furent convoqués individuellement devant des Conseils de révision, à Angers. Plusieurs furent versés dans le service armé ; d'autres maintenus comme auxiliaires.

Enfin tous les hommes réformés et exemptés des mêmes classes durent passer une nouvelle révision le 1^{er} décembre 1914, et un certain nombre encore furent inscrits pour le service armé.

Les régiments. — Dès les premiers jours on se hâta de compléter les régiments de l'armée active ; on forma les régiments de réserve (277^e à Cholet, 33^e à Angers), et les régiments de territoriale (71^e à Angers, 72^e à Cholet), avec les réservistes et les territoriaux mobilisés les premiers. Nos régiments partirent ; ceux de l'active d'abord en Lorraine ; puis, avec le IX^e corps, ils prirent une part glorieuse à toutes les grandes batailles sur la Meuse en août, sur la Marne en septembre 1914, sur l'Yser pendant tout l'hiver, au nord d'Arras en mai et en septembre 1915. Nos régiments de réserve restèrent en Lorraine, gardant la frontière et combattant glorieusement à Nomény en août, et à Norroy en février. Nos régiments de territoriaux furent envoyés d'abord aux environs de Paris ; depuis longtemps, ils sont aux environs de ? et de ? tantôt dans les tranchées de première ligne, tantôt au repos un peu à l'arrière, aux confins de l'Oise et de la Somme. Ils n'ont pas été mêlés à de grands combats ; ils n'en ont pas moins leur part de danger et si Blaison n'a perdu

aucun territorial, plusieurs familles portent pourtant le deuil de soldats du 72^e tombés au champ d'honneur.

Les dépôts. — La formation des régiments n'absorba pas tous les mobilisés ; un certain nombre de réservistes et de territoriaux restèrent dans les dépôts des régiments. On les tenait prêts à être envoyés comme renforts, selon les besoins ; il fallait aussi songer à combler les vides causés par la mort, les blessures, les maladies. Les dépôts reçurent donc successivement les premiers mobilisés, puis les recrues des classes 1914 et 1915, dont on activa l'instruction ; dès décembre, les R. A. T. de la classe 1892 les rejoignirent ; en février, ce fut le tour des anciens réformés versés dans le service armé ; les anciens auxiliaires furent incorporés successivement ; la classe 1890 arriva en mars, les recrues de la classe 1916 au début d'avril, suivis de près par la classe 1889, qu'on envoya bientôt garder les voies ferrées dans la région des hostilités. Les classes 1888 et 1887 n'ont pas encore été appelées.

Les dépôts reçoivent aussi les soldats revenant de leurs congés de convalescence, après une blessure ou une maladie, en attendant leur retour au front. On a tiré des dépôts les classes 1914 et 1915 tout entières en même temps. Tous les autres éléments, jeunes ou vieux, sont utilisés selon les besoins du moment. Chaque dépôt d'infanterie alimente un régiment d'active, un de réserve, un de territoriale, et parfois d'autres régiments. Tout d'abord on envoyait des mobilisés à peu près de l'âge de ceux qu'ils allaient rejoindre : il n'y en avait pas d'autres. Aujourd'hui, c'est sans distinction d'âge qu'on envoie les hommes combler les vides faits dans les régiments, ou composer de nouvelles formations. Quelques personnes semblaient d'abord croire que le séjour dans un dépôt était une faveur, contre laquelle elles auraient volontiers protesté. Non. Le maintien dans un dépôt vient de ce qu'on garde des réserves d'hommes pour les besoins ultérieurs, et souvent il arrive que ceux qui partent plus tard sont envoyés dans des postes plus pénibles ou plus périlleux, quel que soit leur âge.

Entre temps, les auxiliaires sont appelés, classe par classe, à remplir des postes très variés, surtout depuis l'application de la loi Dalbiez, d'après laquelle on les met à remplacer dans les bureaux ou dans d'autres emplois des villes de garnison, à l'abri du canon et de la mitraille, certains hommes du service armé, que l'on flétrissait du nom d'*embusqués* quand ils se faisaient maintenir par de coupables protections dans des emplois de tout repos, alors qu'ils avaient bien la force de combattre.

Plusieurs hommes mobilisés sont employés, dans des fabriques de munitions ; d'autres exercent leur profession ou travaillent de leur métier pour l'armée.

Voici la liste des hommes que la mobilisation a fait sortir de Blaison. S'il y a quelque erreur, vous voudrez bien m'excuser et rectifier :

Bourguignon, docteur Jeanty, Boumier, Daudet, Bodin (prisonnier), A. Ténier, J. Leroy, Godard, Bureau, Vérin (blessé), Chaillou (blessé et disparu), Bonnette, L. Lusseau (mort au champ d'honneur), Cussonneau, A. Lusseau, Masson, P. Leroy, Belliard, sergent Le Pladec, R. Papin, S. Hardouin, S. Dubois, Chiron (réformé temporairement), Chartier, Picard, Trouillard, Bérिताult, L. Moron, Laurendeau, abbé Chalopin (réformé), Girardeau, Augereau (mort de ses blessures), L. Marceau, A. David, Cherbonnier, C. Hardouin, H. Marceau, J. Moron, adjudant C. Prouteau (mort en service commandé), Cousin (réformé), Gaschet (prisonnier), Groyer, V. Chauveau, Daviau, Th. Boulier, H. Coulis (blessé), Bodineau (mort au champ d'honneur), C. Oudin, J. Marais, H. Guilmet, P. Plaissis (deux fois blessé), E. Bouhier, D. Coulis, Bernier, L. Martin, A. Brisset, Esseul, sergent Cailleau, J. Prouteau, B. Guibert, L. Renault, A. Hardouin, Desvignes, H. Richard, H. Aubin, Boulay, Briand, A. Guibert, Robinet, Plaud, sergent Hautreux (mort au champ d'honneur), Th. Lecomte, Cassou, L. Boucher, Niveleau, Gicquel (réformé), Lamy (prisonnier), P. Chauveau, L. Lebreton, Lefort, Guibrinet, Vincent, caporal Meslier (deux fois blessé), L. Richard, Juret, Dubillot, Féron, P. Brisset (mort au champ d'honneur), Th. Latouche (blessé prisonnier), A. Brisset, L. Latouche (mort au champ d'honneur), Brosselier, A. Legagneux, Moutard, Ronger, Lebœuf, Frouin, Goisnard, R. Prouteau, Nouteau, A. Ouriou, J. Marion, E. Rogeron, L. Mabelle, Vitel, Bouvier, L. Aubin, F. Lapelouze, Moreau, Reynal, Gastineau.

Soit 111 mobilisés : 90 de Blaison, 21 de Gohier.

Sur ce nombre 7 morts dont 1 de Gohier, 1 disparu. 4 blessés, 4 prisonniers, 4 réformés.

H. Brunet et Connin sont partis de Blaison pour la mobilisation ; leurs familles ont quitté Blaison pendant la guerre.

Léon Aubin (blessé), François Girault et André Ouriou (morts au champ d'honneur), et M. l'abbé Lemaître (réformé) ne résidaient pas à Blaison au moment de la mobilisation.

Mentionnons encore M. Fougnet, rappelé à l'activité comme gendarme ; l'adjudant Jaunault et le sergent B. Lusseau, de la classe 1887, appelés comme instructeurs à Cholet, puis rendus à leurs foyers.

NOS DEUILS

La page des deuils sera toujours la plus belle et la plus glorieuse.

Je rappelle les noms des morts dont parle l'*Almanach* de 1915 :

1. Adjudant Camille Prouteau. - 2. Henri Augereau. - 3. Joseph Bodineau. - 4. Sergent Louis Hauteux. - 5. Aimé Lebreton.

André Ouriou, René Frouin, sergent Auguste Thourault, Auguste Vallet.

6. Pierre Charron. - La famille Charron est venue dans l'île de Blaison à la Saint-Jean 1914. Son fils Pierre, soldat de la classe 1912, était en congé de réforme temporaire. Il rejoignit son régiment, le 77^e. Une lettre envoyée par un soldat des environs donna la première nouvelle de sa mort qui fut confirmée ensuite officiellement. Il fut tué le 14 décembre, en Belgique.

7. Raphaël Richard. - Jeune soldat de la classe 1914, il fut versé au 21^e régiment d'infanterie, à Langres. Arrivé au front, au nord d'Arras, au mois de décembre, il fut atteint le 21 par un obus qui lui emporta toute la partie inférieure du dos. Soigné à l'hôpital de Bruay (Pas-de-Calais), il y mourut le 2 janvier pendant que son père, averti par une dépêche de la gravité de son état, partait pour le voir ; il ne put voir que la tombe de son enfant, au cimetière de Bruay et recueillit à l'hôpital les détails de ses derniers moments.

8 et 9. Louis Lusseau et Louis Latouche. - Tous les deux de la classe 1995, ils étaient au 277^e, en Lorraine, Latouche à la 23^e compagnie et Lusseau à la 24^e.

A la célèbre affaire du Signal de Xon et du village de Norroy, ils firent courageusement leur devoir : Lusseau tomba, le lundi 15 février, atteint par une balle qui lui laboura le cou et la poitrine ; au témoignage de ceux qui l'assistèrent, il mourut courageusement, peu après avoir été blessé. Le lieutenant Parent, qui annonça sa mort, faisait un bel éloge de ses qualités militaires et de son caractère.

Le lendemain, mardi 16, Louis Latouche tombait à son tour mortellement frappé. L'aumônier de la division, vicaire à Doué-la-Fontaine avait donné l'absolution générale avant l'attaque. Ils reposent avec de nombreux camarades dans un cimetière militaire, situé près du bourg d'Atton, à la lisière de la forêt de Facq. Les morts du 277^e reposent dans quatre fosses communes, chacune surmontée d'une pierre où sont inscrits les noms de ceux qu'elle abrite ; nos deux patriotes ne sont pas dans la même fosse ; une grande croix, au centre, domine tout le terrain, soigneusement entouré et entretenu. Des cartes postales envoyées aux familles permettent de s'en faire une idée.

Louis Latouche était célibataire ; Louis Lusseau avait épousé, en 1909 Marie Toulet, originaire de Nay (Basses-Pyrénées) ; il laisse une fillette née en 1910. La mort de Lusseau fut connue le 7 mars, celle de Latouche peu après.

10. Pierre Brisset. - Originaire du Mesnil, venu dans une ferme de l'Île en 1911, fut envoyé rejoindre le 77^e en Belgique. C'est là qu'il mourut, victime de son dévouement, comme on le verra par la citation à l'ordre du jour dont ses chefs l'ont honoré. Il repose à Zandvoorde. Il laisse une veuve et deux enfants nés en 1910 et 1911.

11. Auguste Oudin. - Il faisait partie de la classe 1911. C'est au début de l'été 1915 qu'un témoignage officiel fit connaître sa mort, arrivée à l'automne précédent, en Champagne.

François Girault était domestique sur les Alleuds avant la guerre ; il trouve sa place ici parce que ses parents habitent Raindron. C'est au mois de mai qu'il fut atteint par un obus qui le tua. Il avait été envoyé, lui aussi au 77^e, et mourut au nord d'Arras. dans les célèbres combats autour de Souchez.

Émile Guérin, marié et père d'une fillette, habitait Saint-Rémy au moment de la mobilisation. Il fut versé dès l'abord au 72^e territorial. Ses camarades annoncèrent sa mort due à un obus qui le frappa le 22 septembre 1915, vers quatre heures du soir ; il mourut le lendemain, vers neuf heures, à l'ambulance où on l'avait transporté.

Auguste Meunier, marié à Villebernier, et dont on connaissait la captivité, est mort de ses blessures à Juniville (Ardennes), le 30 novembre 1914.

Un service solennel a eu lieu pour nos morts, le mercredi 10 novembre. Beaucoup de familles s'y étaient fait représenter. Je les en remercie et vous exhorte tous à continuer vos prières.

NOS DISPARUS

Eugène Aubeux, de la classe 1915, de l'infanterie coloniale, et Adrien Chaillou, autrefois dans les services auxiliaires, versé dans le service armé, envoyé à Cholet en décembre et versé au 135^e en mai, ont été blessés tous les deux le 25 septembre dernier, Aubeux à la poitrine, Chaillou aux deux cuisses. Les camarades qui ont donné ces renseignements ne peuvent dire ce qu'ils sont devenus.

NOS BLESSÉS

Depuis l'*Almanach 1915*, ont été évacués pour blessures :

Georges Robin, blessé le 2 décembre par des éclats d'obus à la main et à la cuisse, soigné à Cognac ; blessé de nouveau, en mai, à la main, il fut soigné cette fois à Alençon.

Pierre Plaisis, blessé une seconde fois, fut soigné à Lesneven et à Quimper ; il semble avoir perdu l'usage du majeur gauche.

Mathurin Goisnard, blessé à la tête, en décembre, fut soigné A Valognes.

Édouard Meslier, caporal, fut blessé de nouveau par des éclats d'obus et soigné à Laval ; un éclat ayant pénétré profondément dans l'abdomen, il a fallu un long traitement et une sérieuse opération pour l'extraire. Le caporal Meslier a été cité à l'ordre du jour.

René Guibert, blessé à Neuville-Saint-Waast, à la tête, le 12 mai, soigné à Niort.

Victor Hautreux, blessé à la cuisse et au bras, au Labyrinthe près de Souchez, le 15 juin, soigné à Lisieux.

Albert Esnault, soigné à Lyon à la suite d'une explosion de mine ayant amené une très forte commotion.

Henri Coulis, soigné à Caen, pour éclat d'obus dans le côté.

Michel Goizil, blessé de nouveau le 14 septembre, aux reins, hospitalisé à Cherbourg.

Albert Travers, blessé au bras droit, le 25 septembre soigné à Saint-Omer.

Théodule Coulis atteint, le même jour, à la cuisse par une grenade, hospitalisé à Quimper.

Auguste Papin, blaisonnais d'origine, blessé de nouveau, le 29 décembre, à l'épaule, a été soigné à Martigné-Ferchaud.

NOS MALADES

Ont été évacués pour maladies diverses :

Joseph Courtin à Dunkerque, en décembre ; à Mortagne et Soligny-la-Trappe, en mai. — Auguste Lepron à Bergues et Fécamp (janvier). — Auguste Bouhier à Malo-les-Bains et Louviers (janvier-février). — Auguste Guibert à Saumur (avril). — Gustave Simon à Amboise (juillet). — Louis Martin à Biarritz. — Gustave Lavigne à Zuydcoote. — Joseph Trottier à Tours. — Fernand Pelé à Bar-leDuc et Vernet-les-Bains. — M. Cussonneau, aspirant au 113^e, soigné à Bar-le-Duc.

NOS PRISONNIERS

Deux noms à ajouter aux quatre du précédent *Almanach*.

Voici les noms des camps où ils sont internés :

F. Aubin à Doberitz. — G. Bodin à Gardelegen. — R. Brunet à Munster. — J. Gaschet à Schneidemuhl. — A. Lamy à Recklinghausen. — Th. Latouche à Friederichsfeld.

NOS BRAVES

J'emprunte aux journaux les citations à l'ordre du jour méritées par nos concitoyens :

Ordre du jour de l'armée. — *Brisset*, soldat de 2^e classe au 77^e d'infanterie ; une explosion ayant enseveli plusieurs de ses camarades, s'est offert spontanément pour leur porter secours, au risque d'être lui-même recouvert par les éboulements. A réussi à en retirer deux sains et saufs ; a été tué au moment où il s'efforçait d'en sauver un troisième. (*Journal Officiel* du 16 avril.)

Ordre du corps d'armée. — Le général commandant le corps d'armée, cite à l'ordre du corps d'armée, *Meslier Édouard*, caporal au 135^e d'infanterie ; s'est élancé un des premiers à l'attaque de la position ennemie ; obligé de se replier avec sa section, est rentré un des derniers en ramenant des blessés. (*Petit Courrier* du 30 juin.)

Ordre de la division. — *Tharreau Louis*, aumônier volontaire. Par son entrain et la noble simplicité de son dévouement s'est imposé à l'attention de tous. Pendant les nuits des 25, 26 et 27 août lors de l'ouverture d'une parallèle à proximité de l'ennemi, et sous de fréquents et violents bombardements, s'est fait remarquer en première ligne par son zèle, l'abnégation de son altitude et son empressement à secourir des blessés. (Cité par la *Semaine religieuse* du 26 septembre.)

M. l'abbé Tharreau a été vicaire à Blaison (1910-1911.)

Almanach paroissial - Année 1917

ENCORE UNE ANNÉE DE GUERRE (1)

NOS SOLDATS

Les listes de l'an passé. — L'*Almanach de 1916* contenait la liste des soldats de l'armée active, telle qu'elle est dressée pour chaque classe, dans chaque commune, que les jeunes gens résident ou non avec leurs parents ou leurs tuteurs. Pour les réservistes et les territoriaux, l'*Almanach* donnait la *liste des hommes que la mobilisation a fait sortir de Blaison*. Cette liste ne nomme pas les mobilisés nés sur la paroisse ou y ayant leurs parents, mais qui, après leur libération du service, avaient quitté Blaison ou Gohier avant la guerre pour aller vivre ailleurs. Plusieurs d'entre eux me sont inconnus ; j'ignore leur situation et parfois même leur existence. C'est pour couper court à d'inévitables omissions que je me suis borné à nommer les seuls mobilisés habitant le pays au moment de leur départ. Si les familles me signalent la mort au champ d'honneur, la blessure ou la captivité d'un de leurs membres qui n'habitait plus Blaison, je le mentionne très volontiers à la suite des habitants de la paroisse.

NOS DEUILS

Je rappelle les noms des morts dont parle les *Almanachs* précédents :

1. Adjudant Camille Prouteau. — 2. Henri Augereau. — 3. Joseph Bodineau. — 4. Sergent Louis Hautreux. — 5. Aimé Lebreton. — 6. Pierre Charron. — 7. Raphaël Richard. — 8 et 9. Louis Lusseau et Louis Latouche. — 10. Pierre Brisset. — 11. Auguste Oudin.

André Ouriou, René Frouin, sergent Auguste Thourault, Auguste Vallet, François Girault, Émile Guérin, Auguste Meunier.

12. Gustave Simon. De la classe 1914, il aurait été libéré en septembre 1914, sans la guerre. Malade lorsque son régiment, le 135^e d'infanterie, quitta Angers, il le rejoignit le 1^{er} janvier 1915, sur cette terre de Belgique où reposaient déjà les corps de ses camarades du Patronage, Hautreux et Lebreton. Ce fut là, puis en Artois, qu'il exerça les pénibles et dangereuses fonctions de brancardier régimentaire, relevant et enterrant les morts, transportant les blessés, le plus souvent la nuit, sur des terrains défoncés et encore bombardés. Il y épuisa ses forces. En juillet 1915, il fut évacué à Amboise, dans un dépôt de convalescents : on le voyait sans force, mais sans maladie caractérisée. Une bronchite triompha de son tempérament débilité. A l'hôpital d'Amboise, à Tours, puis à Sainte-Radegonde, près Tours, le mal ne fit qu'empirer. Réformé et renvoyé dans sa famille, en janvier 1916, il lutta énergiquement mais inutilement, et s'éteignit pieusement dans la nuit du 8 au 9 avril, entre les anniversaires de sa naissance et de son baptême. C'étaient ses 25 ans.

13. René Guibert, de l'Échalier-de-Pierre, était de la classe 1914. Versé au 160^e d'infanterie, il fut blessé en mai 1915, en Artois ; en mai dernier, il fut soigné pour douleurs à Bayon (Meurthe-et-Moselle). Plus tard il fut envoyé, avec le ?, dans la Somme, où il fut tué sur le coup par une balle dans la tête, le 12 septembre. Ses parents furent avertis par un camarade de régiment. Son corps repose à Cléry-sur-Somme.

Victor Gaudin avait été rappelé sous les drapeaux avec son grade d'adjudant. Il fut nommé successivement sous-lieutenant au 135^e et lieutenant au 77^e. Chargé en cette qualité de commander un poste de mitrailleurs, en jonction avec le 135^e, il trouva une mort glorieuse le 5 mai, près de Verdun. Une balle l'atteignit à la tête, au moment où, conscient de sa responsabilité de chef, il examinait au créneau ce qui se passait dans le secteur voisin. Son corps ne put être ramené dans les lignes françaises. Sa mort fut connue par des lettres particulières, le 14 mai : c'est à Blaison, chez sa mère, que sa veuve apprit la triste nouvelle, et elle fit célébrer un service pour lui, dans l'église où ils s'étaient mariés en septembre 1909. Il laisse deux orphelins. Nés à Blaison, M. et Mme Gaudin habitaient Angers.

C'est aussi dans l'église de sa paroisse, à Belligné (Loire-Inférieure), que la veuve d'Albert Esnault fit célébrer un service pour le repos de l'âme de son mari. Les parents Esnault habitent Raindron ; c'est pourquoi Albert fut inscrit à Blaison pour la formation de sa classe (classe 1913), bien qu'il eût quitté le pays depuis assez longtemps. Réformé au montant de la révision de sa classe, il fut, comme beaucoup d'autres, pris au début de la guerre. Il servit comme automobiliste. Le 2 décembre 1915, il s'embarqua à Toulon pour Salonique. Il devait être employé à l'armée d'Orient comme mécanicien au service de l'aviation. Il contracta une fièvre typhoïde et fut renvoyé en France. Débarqué à Toulon le 18 juillet, il y mourut le 26 août, âgé de 23 ans.

Lucien Chantreau, n'a jamais habité la paroisse. Mais c'est à Gohier, où ils sont venus habiter, que ses parents ont appris sa mort, survenue près de Verdun.

Malgré le mauvais temps, beaucoup d'entre vous ont assisté au service célébré pour les soldats morts, le mardi 7 novembre. Ne sont-ils pas les camarades, les frères d'armes de nos soldats, les défenseurs et les victimes de notre cause commune ?

Miséricordieux Jésus, donnez leur le repos éternel.

NOS DISPARUS

Dieu a permis que la liste ne s'allonge pas. C'est le 3 octobre 1915 qu'Eugène Aubeux a été porté officiellement disparu à la suite d'un combat livré à Givenchy (Pas-de-Calais).

C'est aussi auprès d'Arras, mais au sud de cette ville, que se trouvait Adrien Chaillou lors de sa disparition.

NOS BLESSÉS

Pour blessures ou accidents arrivés en service commandé, ont été évacués, depuis l'*Almanach* 1915 :

Joseph Brossellier, éclats de verre dans les yeux, soigné à Troyes.

Léon Leroux, intoxication par les gaz asphyxiants, soigné A Romans.

Raphaël Dron, foulure, soigné à Nogent-sur-Seine, et J.-B. Bidot, soigné à Voiron pour entorse : tous atteints en mars, à Verdun.

A Verdun aussi, Narcisse Neau, soigné à Cosne ; Victor Hautreux. blessé à la main le 14 août, soigné à Troyes.

C'est sur le front de Salonique que Gustave Lavigne a été atteint par trois balles au bras droit. Il est soigné A Marseille.

Dans la Somme ont été blessés : Vincent, atteint au genou, évacué à Paris ; Anatole Aubin, évacué à Troyes pour blessure à la tête ; Aimé Ténier, soigné à Saint-Pol pour commotion causée par l'éclatement d'un obus tout près de lui.

Les blessés non évacués et ceux, s'il y en a, dont les familles ne m'ont pas parlé, m'excuseront de ne pas les citer.

NOS MALADES

Ont été évacués pour maladies diverses :

France Véron, à Nancy. — Goisnard, de Gohier, à Chaumont. — René Guibert, du Haut-Chemant, à Lyon. — Louis Richard, à Villers-Cotterets. — Louis Bérिताult, à Bolbec. — Raphaël Dron, à Rouen. — Daudet et T. Lecomte, à Marseille. — Bedeloup père, à Nantes.

NOS PRISONNIERS

Leur liste s'est allongée de deux ou trois noms. Administrativement, ils font partie de camps déterminés. En réalité, ils sont détachés et employés à divers travaux : Lamy et Léon Aubin travaillent dans les mines à charbon ; Latouche, dépendant d'un camp voisin de Cologne, près du Rhin, a été envoyé naguère en Poméranie, dans le Nord de l'Allemagne, pour arracher les pommes de terre ; Courtin et François Aubin sont détachés dans des fermes ; Bodin a travaillé dans des forêts.

Voici leurs noms et leurs camps ; tous ont changé depuis l'an dernier. Félix Aubin, à Wahn. — François Aubin, à Dyrotz. — H. Bodin, à Stendahl. — J. Courtin, à Heuberg. — A Lamy et Léon Aubin, à Munster. — T. Latouche, à Burgsteinfurt. — Je ne sais si Gaschel est encore à Schneidemuhl.

René Brunet a été envoyé en Suisse ; il est à Viège, dans le canton de Valais, à l'hôtel des Alpes. Lui et ses compagnons jouissent d'une vie beaucoup plus douce ; ils ont une sorte de liberté, à condition de ne pas s'évader ; les familles des internés en Suisse peuvent aller les voir.

C'est une bonne œuvre d'aider à envoyer des colis de provision en de l'argent aux prisonniers restés en Allemagne.

NOS BRAVES

Ogeron et Vincent ont été décorés de la Croix de guerre. Je regrette de ne pouvoir donner le texte de leur citation à l'ordre du jour.

Voici la citation du sous-lieutenant André Choppin, la seule qui m'ait été communiquée : « *Sous-lieutenant Choppin André, de l'état-major du 8^e groupe du 11^e d'artillerie de campagne. Détaché en mai et juin 1915 auprès de l'infanterie, dans les ouvrages de Marolles et d'Hamel, soumis à des bombardements quotidiens, a mérité les plus grands éloges pour ses services, son sang-froid et sa crânerie. Pendant les attaques sur Toutvent, du 7 au 13 juin 1915, est resté en*

permanence au poste de Thiepval pour fournir des renseignements sur les batteries ennemies. S'est distingué le 26 octobre 1915 comme observateur dans une tranchée violemment bombardée. »

Almanach paroissial - Année 1918

ENCORE UNE ANNÉE DE GUERRE (2)

NOS SOLDATS

Depuis la dernière liste parue dans l'*Almanach paroissial*, un certain nombre de paroissiens de Blaison et Gohier ont revêtu l'uniforme.

Dans les classes les plus anciennes, Paul Betonnière et Joachim Bédeloup père furent appelés en 1916. Ils sont actuellement revenus parmi nous, mis en sursis avec les agriculteurs de leur classe.

Le 5 janvier 1916, la classe 1917 était incorporée : Baptiste Bernier et Fernand Lavigne, au 109^e d'artillerie lourde, à Poitiers ; Émilien Groyer au 114^e d'infanterie, à Parthenay ; Raymond Neau, au 135^e, à Angers ; Jules Le Moulec, breton d'origine, domestique depuis plusieurs années dans le pays, fut versé au 19^e d'infanterie, à Brest.

Les ajournés des classes de l'armée active passèrent une nouvelle révision au printemps 1916 ; quatre furent déclarés bons. Leur départ, fixé au 6 août, fut retardé jusqu'au 6 septembre pour les agriculteurs. Joachim Bédeloup fils partit le 6 août pour le 114^e, et, le 6 septembre, Raymond Lepron avec Édouard Mabile rejoignirent le 125^e, à Poitiers, tandis que Marcel Chalon se rendait au 135^e.

La classe 1918 vit partir d'abord deux engagés devançant l'appel : Just Legagneux au 4^e chasseurs d'Afrique, à Tunis et Julien Chartier au 33^e d'artillerie, à Angers. Ils rejoignirent, le ? 1917, Alexandre Derouineau, étudiant ecclésiastique, partit le ? au 135^e. Les agriculteurs eurent un sursis ? . Valentin Chauveau et Henri Delafuye sont au 33^e d'artillerie ; Henri Leroux au 135^e, tous les trois à Angers ; Joseph Chalopin au 111^e, à Parthenay, et Daniel Guibert au 1^{er} d'artillerie coloniale, à Lorient.

En avril, ? Félix Aubin, versé au 109^e d'artillerie lourde ; Joseph Tranchant et Auguste Dubois, versés au 33^e d'artillerie, et Joseph Maillet, affecté au 77^e, à Cholet. Ils partirent le 23 mai.

Le ?? étaient déclarés bons pour le service, et deux autres ?? . Ils furent affectés : Louis Jaunault au 33^e d'artillerie ; Édouard Daudet et Benjamin Guillemet au 77^e d'infanterie, à Cholet ; Émile Flon au 109^e d'artillerie lourde, à Poitiers. Pierre Robin, dont la mère habite Blaison, a été versé au 9^e génie, à Angers. Départ le ??

Par contre, dans le cours de l'année 1917 on a renvoyé dans leurs foyers les agriculteurs des classes 1888, 1889, 1890, 1891. Ils sont placés « en sursis d'appel » et doivent rester, sur leur terre ou au service d'exploitants agricoles, dans la commune où ils ont déclaré vouloir travailler ; ils restent soumis à l'autorité militaire, et sont sous le contrôle de la gendarmerie.

Plusieurs, appartenant à des classes plus jeunes, ont obtenu des permissions de 23 jours pour se livrer aux travaux les plus urgents de l'agriculture ; tous les jeunes agriculteurs de la classe 1918 qui étaient encore dans les dépôts sont actuellement en permission de 30 jours pour les semailles.

La paroisse a ses habitants dispersés dans tous les secteurs du front : en Belgique, dans l'Aisne, en Champagne, en Argonne, en Lorraine, en Alsace.

Quelques-uns combattent en Italie. D'autres sont à l'armée d'Orient : partis « pour Salonique », ils ont été dispersés vers Monastir ou en Albanie. Les permissions de ces derniers, plus rares, sont plus longues et durent 30 jours.

En ligne, au repos, dans les usines ou au dépôt, notre pensée, notre affection, notre prière les accompagnent ; lettres et colis les soutiennent et les encouragent ; nous sommes tout heureux et tout fiers de leur serrer la main, quand ils viennent en permission.

Chacun d'eux, au poste qui lui a été assigné, accomplit son devoir de bon français. Honneur à eux !

NOS DEUILS

Je rappelle les noms parus dans les *Almanachs* précédents :

1. Adjudant Camille Prouteau. — 2. Henri Augereau. — 3. Joseph Bodineau. — 4. Sergent Louis Hautreux. — 5. Aimé Lebreton. — 6. Pierre Charron. — 7. Raphaël Richard. — 8 et 9. Louis Lusseau et Louis Latouche. — 10. Pierre Brisset. — 11. Auguste Oudin. — 12. Gustave Simon. — 13. René Guibert.

André Ouriou, René Frouin, sergent Auguste Thourault, Auguste Vallet, François Girault, Émile Guérin, Auguste Meunier, lieutenant Victor Gaudin, Albert Esnault, Lucien Chantreau.

14. *Edmond Brunet*. De la classe 1915, d'abord ajourné, puis récupéré, fut appelé au 66^e d'infanterie, et partit le 8 septembre 1915. Après avoir fait son instruction militaire aux environs de Tours, il fut affecté au 3^e régiment mixte de zouaves, et le suivit dans différents secteurs du front français et en Belgique. Il se trouvait au nord de Reims quand il fut atteint et tué sur le coup par une torpille aérienne, le samedi 28 juillet. Il était rentré de permission huit jours avant ; sa dernière lettre était du 26. Le lieutenant Barge, auquel il servait d'ordonnance, a envoyé à la famille la photographie de sa tombe, située dans le cimetière militaire d'Hermonville (Marne). Une croix de bois assez grande porte son nom, la date de sa mort, et est surmontée d'un drapeau tricolore, portant l'emblème du Sacré-Cœur. Les parents Brunet habitent la Verronnerie ; leur fils aîné, René, blessé et fait prisonnier dès août 1914, est actuellement interné en Suisse.

Désiré Robin, de la classe 1908, après son retour du service, avait été domestique en différentes places, à Chemellier et à Saint-Georges. D'abord infirmier au début de la campagne il fut ensuite mis au nombre des combattants dans le 169^e régiment d'infanterie. Blessé au Mont-Sans-Nom, dans le massif de Moronvilliers, en Champagne, le 20 mai, il mourut le lendemain à l'ambulance où on l'avait transporté. Son corps repose dans le cimetière militaire du Village-Gascon, dans la commune d'Aubérive (Marne). Sa mère habite la Touraine.

Pierre Delépinay, gendre des Meunier, des Granges, habitait la commune de Saint-Mathurin. Blessé et fait prisonnier à Nomény, en 1914, il fut interné en Suisse à cause de son état de maladie. Il fut emporté par une méningite tuberculeuse, le lundi de Pâques, 9 avril, à Montana (Suisse). Sa femme et son père purent arriver à temps pour l'assister à ses derniers moments. Il repose dans le cimetière de Sierre. Les journaux d'Angers ont raconté ses obsèques et reproduit les paroles prononcées sur sa tombe par le capitaine Krug, le jeudi 12 avril.

Miséricordieux Jésus, donnez leur le repos éternel.

NOS DISPARUS

Cette année, la liste s'est hélas! allongée d'un nom :

Anatole Aubin, dont la mère habite la Bruerie, près de Pissot, a disparu le 18 avril, dans les combats de l'Aisne. Il faisait partie du 4^e zouaves et avait été légèrement blessé à la tête, dans la Somme, en 1915.

Avant lui, nous déplorions déjà la disparition d'Eugène Aubeux, de Raindron, et d'Adrien Chaillou. du bourg.

NOS BLESSÉS

Auguste Brisset, blessé le 18 janvier dans les carrières d'Haudremont, de divers éclats d'obus à l'œil, à la joue, à la main, fut soigné à l'hôpital de Bar-le-Duc.

Pierre Verger, blessé à la jambe, en Champagne, en mai, soigné à Paris.

Michel Gozizil, blessé à la main, en mai, soigné à Saint-Orner.

Constant Hardouin, atteint au visage et aux yeux par des éclats de verre dans l'explosion d'un ballon contenant de l'acide nitrique, a été soigné à l'hôpital de Corbeil. Blessé en service commandé, à la poudrerie du Bourget (S. et O.).

Les blessés dont les familles ne m'ont pas signalé la blessure, s'il y en a, m'excuseront de ne pas les citer.

NOS MALADES

Bronchites, pleurésie, oreillons, rhumatismes, sycose, phlegmon ont fait soigner : Cherbonnier à Vesoul, Henri Marceau à Clermont-Ferrand, Verron à Toul, Benoist à Amiens, Auguste Lepron à Nevers, Marcel Chalon à Mirecourt, Raymond Lepron à Mirecourt, Bureau à Brest, Prouteau-Guyard à Bar-le-Duc, Bernier à ... en Italie. Les fièvres du pays ont fait évacuer à Salonique le lieutenant André Choppin et S. Laurendeau.

Tous semblent bien rétablis.

Nous n'avons pas jusqu'ici de mutilé. Mathurin Boulay a eu les deux pieds gelés dans les tranchées l'hiver dernier. Il fut évacué à Limoges. Mais le mal l'avait si profondément atteint, qu'après des mois d'attente, malgré les soins éclairés et dévoués, les chirurgiens crurent devoir lui couper la jambe gauche au-dessous du genou, puis une partir du pied droit. Il est toujours à l'hôpital de Limoges. Sa femme habite l'Aireau. Ils ont 3 petits enfants.

NOS PRISONNIERS

Comme l'année dernière, ils ont été occupés à des travaux divers. La plupart sont restés au même camp. Félix Aubin, à Wahn. — François Aubin, à Dyrotz. — H. Bodin, à Stendahl. — J. Courtin à Heuberg. — A Lamy et Léon Aubin, à Munster. — T. Latouche, à Burgsteinfurt. — Félix Aubin a été envoyé au camp de Stralkavo. — René Brunet, interné en Suisse, n'est plus à Viège. Après un séjour à S. Nicolas, il est actuellement à Lausanne, dans le canton de Vaud. — Je suppose que Ganchet est encore à Schneidemuhl.

La liste s'est allongée d'un nom. Le sergent Henri Guillemet, de Raindron, a été fait prisonnier en juillet ; sa dernière lettre du front était du 23 juillet. Conduit d'abord à Munster, il a été envoyé depuis au camp de Soltau.

NOS BRAVES

M. André Choppin, aviateur, est devenu lieutenant. M. Albert Cussonneau, instituteur adjoint à Blaison, est lieutenant d'infanterie. Gustave Lecomte a été nommé maréchal-des-logis. -- Toutes mes félicitations pour cet avancement qui nous fait honneur à tous.

Voici le texte des citations à l'ordre du jour qui m'ont été communiquées

1. — *Benoist René*, soldat de 2^e classe (125^e d'inf.). — « Brave soldat ; s'est distingué le 1^{er} novembre 1916 au cours du nettoyage d'une tranchée ennemie, et a contribué à la capture d'une trentaine de prisonniers. » (Ordre du régiment.)

2. — *Robin Georges*, soldat de 2^e classe (21^e d'inf.). — « Bon soldat ; discipliné ; parti au début de la campagne, a toujours fait preuve de courage et de sang-froid. A été blessé une première fois en décembre 1914 et une deuxième en juin 1915. » (Ordre du régiment, 10 août 1916.)

Georges Robin porte la fourragère, récompense accordée à tout le régiment pour sa bravoure. C'est an 21^e qu'appartenait Raphaël Richard mort glorieusement de ses blessures. Je tiens à unir sa mémoire à cette gloire de son régiment qu'il a contribué à acquérir et payée de son sang et de sa vie.

3. — *Lavigne Gustave* (4^e zouaves). — « A l'attaque du 6 octobre 1916, malgré une blessure au bras, a continué son service d'armurier jusqu'au moment où il fut blessé une deuxième fois. » (Ordre de la ? division.)

4. — *Lecomte Gustave*, maréchal-des-logis au 25^e dragons. — « Excellent sous-officier, très dévoué et très courageux ; s'est déjà fait remarquer par sa bravoure à Langemarck comme agent de liaison. Le 30 juillet 1917, s'est particulièrement distingué comme observateur sous un violent bombardement. » (Ordre de la ? division, 19 août 1917)

5. — Je regrette de n'avoir pas le texte de la nouvelle citation du lieutenant *André Choppin*, obtenue en Serbie.

6. — Mais vous me permettez de reproduire la dernière citation du lieutenant *Victor Gaudin*, à l'ordre de l'armée.

« Officier de l'armée territoriale, d'une bravoure et d'un sang-froid hors ligne. S'est toujours distingué par son coup d'œil et son esprit de décision. S'est porté le 4 mai 1916, sous le plus violent bombardement, avec deux sections de mitrailleuses, pour enrayer une grosse offensive allemande et a réussi à briser deux attaques ennemies. Est tombé glorieusement au cours du combat.

7. — Au dernier moment m'arrive la citation de M. le notaire de Blaison :

Le Pladec Paul, sergent (30^e d'infanterie). — « Sous-officier brave et énergique. Très belle conduite au feu. S'est fait remarquer pendant la journée du 23 octobre 1917 en entraînant vaillamment sa demi-section à l'attaque des positions ennemies, malgré un feu violent de mitrailleuses. » (Ordre de la division.)

Le 30^e, cité à l'ordre de l'armée, a droit à la fourragère.

CONCLUSION

Tenons ferme, sans nous laisser abattre par la longueur de l'épreuve.

Travaillons pour sauver le présent et pour préparer l'avenir.

Prions et acceptons en esprit de sacrifice les privations et restriction de l'heure présente.
C'est pour la Patrie!

L. POIRIER.

16 novembre 1917.

Almanach paroissial - Année 1919

DERNIÈRE ANNÉE DE GUERRE

NOS SOLDATS

Du 2 août 1914 au 11 novembre 1918, 121 hommes des classes revenues du service (1887 à 1910) ont quitté la paroisse mobilisés pour le service de la patrie, et 57 jeunes sont allés rejoindre les 20 qui portaient l'uniforme au moment de la déclaration de guerre. Sur ces 77 soldats des jeunes classes (1911 à 1920) : 53 sont partis de Blaison, et 24 inscrits pour la formation des classes au domicile de leurs parents étaient occupés ailleurs. Plusieurs familles ayant des membres à l'armée ont quitté le pays pendant la durée de la guerre. Tous ceux qui sont partis de Blaison n'y rentreront donc pas, une fois démobilisés.

En 1918 sont partis : un récupéré de la classe 1918, Robert Choppin, artilleur ; 5 jeunes gens de la classe 1919 : René Aubin au 18^e chasseurs à pied ; Henri Cadeau au 125^e ; François Derouineau au 66^e ; Albert Marchand au 154^e d'infanterie ; Émile Latouche au 3^e génie ; et 3 engagés de la classe 20 : Georges Rogeron, marin ; Louis Cousin, Séraphin Hardouin, artilleurs.

J'espère dans l'*Almanach* de 1920 rétablir la liste détaillée et complète de tous ceux qui ont été soldats pendant la guerre.

Cette année, qui se termine par une victoire glorieuse chèrement achetée, hélas ! a connu bien des vicissitudes auxquelles notre paroisse a prit largement sa part. En avril nous avons accueilli de nouveaux réfugiés et rapatriés du Nord, d'assez nombreux Parisiens fuyant les bombardements par avions et par canons-monstres. La colonie des petits Parisiens a hâté l'époque de son séjour à Gohier.

Lors de l'avance allemande, de mars à juillet, nos hommes ont accompli vaillamment leur devoir ; mais à l'arrière que d'inquiétudes à la pensée de ces durs combats, et que d'angoisses quand les lettres cessaient d'arriver, en mars, en mai, en juin surtout. Dieu merci, nous avons eu plus de prisonniers que de morts.

Cette année aussi les épidémies se sont fait sentir plus durement que les années précédentes et nous avons eu à pleurer 4 de nos jeunes gens morts de maladie.

Ici nous avons travaillé, prié, surtout le 7 juin où la fête du Sacré-Cœur a été pieusement et dignement célébrée ; le 4 août où la plupart des conseillers municipaux des deux communes, accompagnaient M. le Maire de Blaison à la messe dite pour nos soldats vivants et défunts ; le 7 octobre grande journée du chapelet, et le 5 novembre, au service pour les morts de la guerre. Lettres et colis ont soutenu le moral et la vigueur des combattants. La conférence faite à la mairie le 20 octobre en faveur de l'emprunt national n'est pas restée sans écho. Tout cela pour la France.

NOS DEUILS

Je rappelle les noms parus dans les *Almanachs* précédents :

1. Adjudant Camille Prouteau. — 2. Henri Augereau. — 3. Joseph Bodineau. — 4. Sergent Louis Hautreux. — 5. Aimé Lebreton. — 6. Pierre Charron. — 7. Raphaël Richard. — 8 et 9. Louis Lusseau et Louis Latouche. — 10. Pierre Brisset. — 11. Auguste Oudin. — 12. Gustave Simon. — 13. René Guibert. — 14. Edmond Brunet.

André Ouriou, René Frouin, sergent Auguste Thourault, Auguste Vallet, François Girault, Émile Guérin, Auguste Meunier, lieutenant Victor Gaudin, Albert Esnault, Lucien Chantreau, Désiré Robin, Pierre Delépinay.

15. *Adrien Chaillou*, porté comme disparu le 25 septembre 1915, identifié le 18 juin 1917 ; l'avis officiel de sa mort est arrivé à la mairie à la fin de février 1918. Son corps a été enterré près d'Arras.

16. *Édouard Daudet*, de la classe 1915, d'abord ajourné puis incorporé au mois d'août 1917, au 77^e. Il était en détachement à Restigné (Indre-et-Loire), quand il fut atteint d'une double fluxion de poitrine, au milieu de février 1918. Transporté à l'hôpital de l'Abbaye de Bourgueil, il y mourut le 27 février. Sa famille put le faire transporter et il a été inhumé dans notre cimetière le 1^{er} mars.

17. *Aristide Ogeron*. Venu à Gohier, au sortir de l'école, il était au service de la famille Mabile, au Rocher, lors de la mobilisation de la classe 1914 à laquelle il appartenait. Versé au 114^e d'infanterie, il avait vaillamment fait son devoir, comme le prouve la citation qu'on lira plus loin. Le 11 juin, il fut blessé entre Méry et Belloy (Somme), on le retrouva le 7 juillet, mort de ses blessures dans un champ de blé.

18. *Georges Rogeron*. Engagé dans les équipages de la flotte, à Lorient. Évacué d'abord sur Nantes puis à Saint-Laurent-sur-Sèvre (Vendée) dans un dépôt de convalescents, il y fut atteint d'une méningite tuberculeuse qui l'emporta malgré les soins les plus dévoués. Ses parents eurent la consolation de le voir dans ses derniers jours, de recueillir ses dernières paroles et de ramener son corps à Blaison. Il mourut le 20 juin, à l'âge de 17 ans et 11 mois.

19. *Louis Aubin*. Appartenant à la classe 1898, il fut d'abord affecté au 72^e territorial, de Cholet ; c'est à l'été dernier seulement qu'il fut versé dans un régiment d'active, où il ne tarda pas à trouver une mort glorieuse, au champ d'honneur, le 19 août, à Popincourt, entre Montdidier et Roye (Somme). Ses parents reçurent l'avis officiel le 11 septembre.

20. *Mathurin Goisnard*, de la classe 1914, affecté sur sa demande aux équipages de la flotte comme mécanicien, avait pris part comme fusilier marin à la bataille de l'Yser en 1914 et y avait été blessé. Il avait fait depuis une longue croisière jusqu'au Chili et venait de se marier à La Couronne (Charente) le 17 août lorsqu'il fut saisi au dépôt de Brest d'une maladie si grave que sa jeune femme accourue ne fut pas admise à le voir. Il mourut le 15 septembre et fut inhumé à Brest.

21. *Émile Flon*, de la classe 1917, d'abord ajourné et incorporé en septembre 1917 au 109^e d'artillerie lourde, à Toulon, il fut très éprouvé par la fatigue et hospitalisé à Hyères (Var). Après une convalescence chez sa mère, il reprit son service à Loudun. Il y fut emporté par une grippe infectieuse, le 20 octobre ; sa mère arrivée trop tard pour assister à ses derniers moments, put le voir une dernière fois, mais dut laisser son corps à Loudun, avec l'espoir de le ramener au milieu de nous.

Jean-Baptiste Goigoux, de Coutures, fit partie du 277^e d'infanterie depuis la mobilisation. Il eut le crâne brisé par un obus, le 31 mai, à Leury, à quelques kilomètres au nord de Soissons. Ramené à Villers-Cotterets, il expira à l'hôpital de cette ville, le 2 juin, sans avoir repris connaissance. Il avait épousé Renée Lusseau le 26 décembre 1915. Ils habitaient Coutures.

La famille Hardouin comptait dix frères et beaux-frères sous les drapeaux et le jeune Séraphin était son onzième soldat. Elle avait eu un malade, deux blessés, mais pas de deuils. Hélas ! au milieu des joies de l'Armistice, on vient d'apprendre par des camarades que Joseph Juret, époux d'Eugénie Hardouin, habitant La Jumellière, est tombé pour la France le 1^{er} novembre. Longtemps sergent au 72^e territorial, il avait été versé naguère au 409^e de marche. Son corps repose au Thour (Ardennes)

Miséricordieux Jésus, donnez leur le repos éternel.

NOS BLESSÉS et NOS MALADES

Quelques blessures ont été si légères qu'elles n'ont pas entraîné d'évacuations. Je signale celles que les familles m'ont fait connaître.

Pierre Plaisis, blessé au pied en service commandé ; soigné Besançon et à Nantes.

M. le lieutenant Cussonneau, légèrement blessé au bras droit, en février.

Hector Tant, fils des Belges réfugiés près de l'église ; accident au genou ; soigné à Vienne.

Alexandre Derouineau, blessé à la cuisse près de Castel (Somme) le 25 avril ; soigné à Marmoutier, près Tours, puis à Perpignan.

Maurice Girardeau, atteint par les gaz asphyxiants, évacué à Dinan.

Joachim Bédeloup, blessé au pied, fin de mai ; soigné à Paris, Bordeaux, Biarritz.

Jules Le Moulec, blessé à Antheuil le 10 mai ; évacué sur Paris, puis Montpellier.

Valentin Chauveau, blessé à l'épaule droite, près de Noyon, le 5 juin ; soigné à Paris, puis à Tarbes.

Henri Delafuye, atteint par les gaz vésicants, le 16 juillet ; évacué à Tours, puis à Bordeaux.

Marcel Hautreux, atteint au bras par un éclat d'obus à Souain, le 12 août ; soigné à Mâcon.

Henri Leroux reçut le 2 septembre deux balles dans la cuisse et plusieurs éclats d'obus ; évacué d'abord à Paris (Auteuil) il est actuellement en traitement à Cahors.

Léon Leroux, pour une balle dans la cuisse, fut soigné à Dôle.

François Seaux, à sa dernière permission, arborait aussi l'insigne des blessés.

Les malades hospitalisés pour érysipèle ou bronchite me pardonneront de ne pas les nommer.

Boulay a été réformé, et, rentré dans ses foyers, travaille autant que le lui permet son état.

NOS PRISONNIERS

Déjà René Brunet, interné en Suisse, a fait sa première apparition le 14 juillet, puis a joui d'un congé de 30 jours.

Alexandre Lamy, prisonnier du début, âgé de 48 ans et père de plusieurs enfants, a dû à ces diverses circonstances d'être renvoyé avant la fin de la guerre. Il est rentré au commencement de novembre.

D'après les termes de l'armistice signé le 11 novembre, tous les autres devraient nous être rendus dans le plus bref délai, au plus tard en décembre.

Aux 8 anciens (dont 2 rapatriés), se sont ajoutés cette année : Fernand Pelé, pris le 23 mars près Lassigny, interné à Soltau. — Paul Le Pladec, notre notaire, capturé aux héroïques combats du Mont-Kemmel, le 25 avril, a passé par plusieurs camps. En dernier lieu était à Heilsberg. — Raymond Rabineau, époux d'Andrée Hardouin, prisonnier depuis le 29 mai, a pu l'écrire. On ignore où il est détenu. -- René Richard, époux, de Marie-Joseph Esseul, pris vers la même date, est à Soltau. — Auguste Bouhier, pris le 2 juin, interné à Lamsdorf. — Auguste Ouriou, pris le 29 mai, à Cohan Ardennes), est à Euberg. Ses lettres donnent à comprendre qu'il a perdu l'usage d'un bras.

NOS BRAVES

Nombre de nos permissionnaires nous reviennent avec la fourragère qu'ils ont contribué à faire attribuer à leurs régiments.

Voici les citations individuelles dont le texte m'a été communiqué ou que j'ai pu relever dans les journaux.

Lecomte Gustave-Louis-René-Joseph, maréchal des logis au 25^e dragons. « Superbe sous-officier, volontaire pour toutes les missions périlleuses. Le 14 mai 1918, à la tête de sa demi-section, a brisé net toute velléité de résistance de l'ennemi en abattant l'officier. Trois citations antérieures . (21 juin 1918, ordre de l'armée). »

Gustave Lecomte a la médaille militaire avec la croix de guerre.

Coulis Théodule, caporal au 409^e d'infanterie. « Le 8 juin 1918 a conduit habilement et énergiquement son escouade de fusils mitrailleurs à l'attaque d'un bois fortement organisé, faisant exécuter des tirs précis et nourris qui ont effectivement facilité la progression de sa section dans ce bois. Donne toujours l'exemple à son escouade. » (Ordre de l'armée, croix de guerre avec palme)

Cusonneau Joseph, sous-lieutenant à la 33^e compagnie d'aérostiers. « Observateur en ballon, ayant passé la première partie de la guerre dans l'infanterie, a toujours fait preuve de beaucoup d'allant. Le 26 février 1918 a été attaqué en nacelle par quatre avions ennemis, alors qu'il observait un tir d'artillerie, atteint d'une balle au bras, n'a sauté en parachute qu'après avoir fait sauter l'élève observateur qui était avec lui. » (Ordre de l'armée.)

Cusonneau Joseph. « Excellent observateur en ballon, d'un courage et d'une énergie remarquables. Le 10 juin 1918, attaqué par un avion ennemi et contraint de sauter en parachute, a remonté dès que le ballon eut été réparé, afin de poursuivre son observation. Pris aussitôt à partie par un tir d'artillerie fusant qui creva le ballon et provoqua sa descente rapide, a montré le plus grand sang-froid au cours d'un atterrissage mouvementé. » (Ordre du corps d'armée.)

Choppin Albert-René, lieutenant au 16^e chasseurs (passé depuis dans l'artillerie d'assaut). « Chargé d'organiser et de conduire une incursion au delà de la 3^e ligne ennemie, s'est acquitté le 21 janvier 1918 de cette mission avec une clairvoyance, un sang-froid et une crânerie au-dessus de tout éloge. A pénétré jusqu'à 500 mètres dans les lignes allemandes, a ramené 14 prisonniers et rapporté des documents et du matériel dont 3 mitrailleuses. » (16 février 1918. Ordre du corps d'armée.)

Ogeron Aristide, soldat au 114^e d'infanterie, 11^e compagnie. « Agent de liaison d'un courage extraordinaire. A traversé à plusieurs reprises des feux de barrage violents pour porter des ordres. » (Ordre de la brigade.)

Benoist René. « Grenadier de la plus grande bravoure et d'un dévouement sans borne. A l'attaque du 9 mai 1918 s'est dépensé sans compter, capturant de nombreux prisonniers, et pour ravitailler la première ligne sous un violent bombardement. A l'attaque du 11 juin 1918, agent de liaison du commandant de compagnie, a assuré la transmission des ordres malgré les violents tirs de barrage. » (Ordre du 23 juillet 1918.)

LES SECOURS

Le Comité central de secours du département a reçu de la commune de Blaison, 90 fr., de celle de Gohier, 45 fr.

Pour les invalides de la guerre, Blaison, 20 fr., Gohier, 10 fr.

A l'Union des Femmes de France (hôpital n° 102), Blaison, 25 fr, Gohier, 15 fr.

Les trois écoles ont donné en argent et en nature pour le Noël du soldat.

CONCLUSION

Nos cloches ont annoncé joyeusement l'armistice ; et la joie s'est manifestée, discrète et respectueuse des deuils des maisons voisines. Nous avons remercié Dieu, nos soldats, leurs chefs, nos gouvernants, qui tous ont bien mérité de la France. Gloire à ceux qui ont donné leur sang et leur vie pour le pays.

Nous attendons le retour de nos prisonniers d'abord, puis de tous nos soldats, pour reprendre la vie de travail comme autrefois.

Tous ont fait leur devoir. Ces quelques pages attestent que tous, instituteur, notaire, séminariste, officiers comme les travailleurs de la terre ont partagé les mêmes dangers aux premières lignes. N'écoutez pas les mauvais Français qui essaient de jeter ou d'entretenir au milieu de nous la haine et la division en accusant telle ou telle classe de Français d'avoir failli à son devoir. Unis patriotiquement pendant la guerre, restons unis pendant la paix. Après avoir travaillé à la défense de la patrie, travaillons au rétablissement de sa force et de sa prospérité.

Vive la France !

L. POIRIER.

20 novembre 1918.